
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

ARNAUD RYKNER



Arnaud RYKNER ©Philippe MATSAS/Opale/Leemage/Éditions Le Rouergue

BIOGRAPHIE :

Arnaud Rykner est un romancier, dramaturge, metteur en scène et essayiste français né en 1966, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de Lettres.

Auteur de romans, de pièces, ainsi que de plusieurs essais sur la littérature ou le théâtre parus chez José Corti et aux éditions du Seuil, il est par ailleurs professeur à l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris) après avoir longtemps dirigé le laboratoire L.L.A. « Lettres, Langages et Arts » de l'Université de Toulouse).

Il est notamment spécialiste du nouveau roman, de Nathalie Sarraute, dont il a réalisé plusieurs éditions critiques, et de Marguerite Duras. Ancien assistant, dramaturge et traducteur de Claude Régy, il est également metteur en scène.

BIBLIOSIAPHIE :

- *Mon roi et moi*, roman, Éditions du Rouergue, coll. « La brune », 1999
- *Je ne viendrai pas*, roman, Éditions du Rouergue, coll. « La brune », 2000
- *Blanche*, roman, Éditions du Rouergue, 2004
- *Nur*, roman, Éditions du Rouergue, coll. « La brune », 2007
Réédition : Actes Sud, Babel
- *Enfants perdus*, roman, Éditions du Rouergue, 2009
- *Pas savoir*, théâtre, Les Solitaires Intempestifs, 2010
- *Le Wagon*, roman, Éditions du Rouergue, 2010
Réédition : Actes Sud, Babel, 2013
- *Lignes de chance*, roman, Éditions du Rouergue, 2012
- *La Belle Image*, roman, Éditions du Rouergue, 2013
- *Dedans Dehors*, théâtre, publie.net, coll. ThTr, 2015
- *Dans la neige*, roman, Editions du Rouergue, 2016

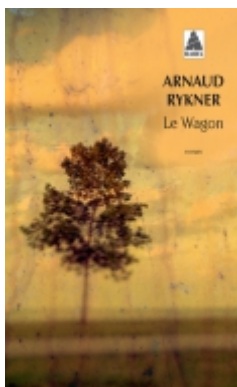
SÉLECTION D'ESSAIS :

- *Pantomime et théâtre du corps. Le jeu du hors-texte*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Le Spectaculaire », 2009
- *Les Mots du théâtre*, Presses Universitaires du Mirail, 2010
- *Corps obscènes. Pantomime, tableau vivant et autres images pas sages* suivi de *Note sur le dispositif*, Éditions Orizons, 2014

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- *Le Wagon*, roman, Éditions du Rouergue, 2010

Présentation de l'ouvrage :



En juillet 1944, l'un des derniers convois de déportés met trois jours pour aller de Compiègne à Dachau. Sur plus de 2 000 hommes entassés dans vingt-deux wagons, plus de 500 mourront dans le voyage. Sur ce fait historique, vécu par un membre de sa famille, Arnaud Rykner fait le pari de la littérature, en inventant le monologue d'un jeune homme de vingt-deux ans qui raconte, au fil des heures, l'enfer vécu.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Figaro Magazine*, 4 Septembre 2010, Paulin Cesari

Le 2 juillet 1944, un homme monte dans un train. Pas n'importe lequel : le Paris-Dachau. La compagnie est nombreuse (2166 hommes répartis dans 22 wagons), disparate : résistants, collaborateurs, délateurs, malchanceux. Le trajet dure trois jours.

Le terminus atteint, 1000 ont péri. Affamés, assoiffés, entassés, ces imbroglios de chairs souffrantes, rendues à demi-folles, se sont détruits dans ce wagon. Tout à la fois laboratoire et fausse commune.

Arnaud Rykner nous fait vivre et mourir avec son narrateur, en décrivant de l'intérieur la progressive désincarnation de son « héros ». De l'homme à l'animal, de l'animal à la chose, de la chose à la cendre. Un glissando atroce, écrit avec simplicité et humilité, loin de toute instrumentalisation, qui nous plonge au cœur de l'humanité : dans ce lien mystérieux entre la parole et la chair, dont la négation est la matrice originelle de toutes les barbaries.

. Article publié dans *Le Figaro Magazine*, 4 Septembre 2010, Paulin Cesari

[...] Dans la peau d'un jeune homme, il raconte le terrible voyage d'un train parti de Compiègne en juillet 1944 pour rallier Dachau avec plus de 2000 prisonniers entassés à bord.

Pourquoi revenir sur cette histoire tragique ?

Dans les livres de témoignages figurait notamment celui d'un grand-oncle que j'ai bien connu mais qui ne parlait jamais à personne de cela. Juste après la guerre, de tels récits étaient insupportables à imaginer et à entendre. Du coup, à force d'être inaudibles, les témoins se sont refermés. Avec le recul, on peut à nouveau l'évoquer.

Comment s'appuyer sur l'Histoire pour écrire de la littérature ?

J'ai essayé d'approcher le plus intuitivement possible la souffrance de ces hommes. Évidemment, cela a un côté obscène de tenter d'y parvenir devant son ordinateur. Mais j'ai abordé cette expérience comme un travail de comédien, avec la volonté d'aller vers l'autre. Et avec cette question : Qu'est-ce que j'aurais fait dans une telle situation ?

Est-ce douloureux ?

Bien sûr, on n'en sort pas indemne mais il est important de vivre et de porter un tel souvenir. J'avais peur de la réaction des témoins. Un déporté a été touché par le livre, un autre qui était dans ce train où tant d'hommes sont morts m'a contacté. Je respecte ce qu'ils ont vécu : je voulais faire œuvre avec eux, par sur leur dos.

. Article publié dans *La Marseillaise*, 3 Octobre 2010, Claudine Galéa

[...] « *Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction* » dit l'auteur dans un prologue au récit. Quelques lignes plus loin, il dit encore : « *Tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman.* ».

[...] Arnaud Rykner sait faire parler les corps, et il se tient à cela, dans l'imagination d'une centaine d'hommes bientôt nus ou presque, entassés. Il a lu des documents, il a recoupé des témoignages, il a entendu l'abominable, et il essaie de dire ce qui alors n'a pu être dit. Il n'y avait pas la place pour le dire, pas le temps, pas le lieu. En état de survie, on ne parle pas, on survit.

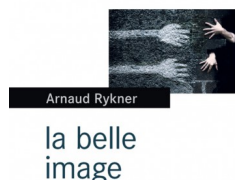
Ce temps du revenir, du repentir (la correction d'un mot, d'un texte) est le luxe des bien portants. Le travail de mémoire peut profiter de ce luxe. Arnaud Rykner nous raconte que le devoir de mémoire n'est pas seulement la reconstitution d'une Histoire historique, mais la chronique d'assassinats qui se poursuivent tous les jours en d'autres lieux.

Raconter le corps des hommes soumis à la torture et à la défiguration, la façon dont l'esprit tente de le faire tenir debout, de garder de la dignité à ce qui n'est plus qu'un amas d'os, de sang, d'excréments. La façon dont les sentiments humains restent jusqu'au bout les mêmes, faits d'envie, d'assurance, de honte, de peur, d'amitié, de haine. La façon dont le rire est toujours prêt à surgir, l'espoir à revenir. La façon dont les rêves perdent et sauvent à la fois. La façon dont l'enfant en soi réanime le désir de vie.

C'est écrit au cordeau, mais avec des adjectifs, des exclamations, du lyrisme, de la chair, et la recherche constante du mot juste qui ne fera pas descendre le niveau de la réalité trop en dessous, ni ne le sublimera.

-
- *La Belle Image*, roman, Éditions du Rouergue, 2013

Présentation de l'ouvrage :



Deux hommes s'écrivent, l'un vient de sortir de prison, pour une tentative de meurtre passionnel. L'autre tente de le soutenir dans la tâche difficile de reprendre pied dans le monde social, notamment pour qu'il réintègre son poste d'enseignant. Traitant de questions sociales comme la prison et la difficile réinsertion des prisonniers, ce nouveau roman d'Arnaud Rykner s'appuie sur la correspondance qu'il a tenue avec un prisonnier. Comme dans *Le Wagon*, son dernier roman, il s'appuie sur le vécu et le réel pour inventer du roman et, surtout, s'interroger sur la condition humaine.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Livres Hebdo*, 31 Mai 2013, Jean-Claude Perrier

Ainsi que l'auteur s'en explique dans la postface qu'il a estimé nécessaire d'ajouter à son texte, *La Belle Image*, septième roman d'Arnaud Rykner chez le même éditeur, au Rouergue (« La Brune »), « *n'est pas un livre social, encore moins politique* ». Et « *il ne veut pas donner de leçon* ». C'est cependant un livre engagé, au sens plein du terme.

Vraie et fausse à la fois, née d'un point de départ authentique (Rykner a lui-même entretenu une correspondance avec un prisonnier, dont il cite, avec son accord, quelques extraits), cette histoire est avant tout celle de la révolte d'un écrivain contre le sort réservé à un individu confronté à d'autres individus, qui forment ce qu'on appelle communément « *la société* ». Laquelle n'intéresse pas Rykner, dit-il.

Lui, ce qui le passionne, c'est la psychologie de ses personnages, se glisser dans leur tête et dans leur peau. Formidable privilège du romancier, souffrance aussi, apparemment, et perpétuel questionnement. Rykner est un écrivain au cutter, qui va au cœur des choses sans effets de manches.

Après avoir effectué sept ans et demi d'emprisonnement (sur quinze), suite à une tentative de meurtre sur sa femme infidèle qui menaçait de le quitter, lui qui l'aimait d'un amour fou, absolu, destructeur, A. sort de prison, en liberté conditionnelle. Professeur, il a profité de son séjour derrière les barreaux pour se lancer dans la rédaction d'une thèse de littérature, faisant ainsi la connaissance d'un universitaire, son directeur, avec qui s'est noué un lien fort.

Non point l'un de ces « *visiteurs de prison* » professionnels et confits en compassion, simplement un homme face à un autre homme. Une correspondance s'en est suivie, où A. a peu à peu livré des bribes de son histoire.

Leur relation épistolaire (puis réelle) s'est poursuivie après sa sortie, où A. exprime son angoisse face à sa « *liberté* » recouvrée, à la suspicion dont on l'entoure quand même un peu dans son village. Mais le point capital, c'est savoir si l'Éducation nationale acceptera de le réintégrer, lui permettant ainsi de se réinsérer dans la société, ou bien, dans le cas contraire, le condamnera à demeurer gratte-papier dans un bureau quelconque.

Une espèce de double peine. D'où cette interrogation, très perturbante : A. est-il vraiment plus libre aujourd'hui dehors que dedans autrefois ? Toujours sur le fil du rasoir, Arnaud Rykner signe un roman bref et dépouillé, qui, une fois lu, recèle encore pas mal de secrets. Tout comme les deux individus qu'il a élus, à la fois protagonistes et narrateurs.

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, Septembre 2013, Franck Mannoni

[...] Toute l'originalité de son approche consiste à s'intéresser au moment où le prisonnier recouvre sa liberté. Il raconte l'impossible pardon de la société, la solitude de l'ancien reclus, l'intrusion permanente du système judiciaire dans la vie du criminel, qui a pourtant payé sa dette à la société : « *Je suis devenu un fait divers. Juste un fait. Peut-être plus tout à fait un homme* ».

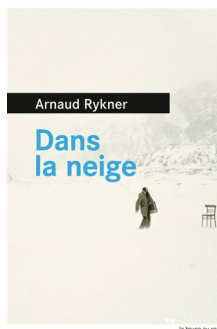
La société justement, les amis et voisins et peut-être même le condamné lui-même sont en quête d'une explication sur un acte qui pose question. Une tentative de rationalisation balayée d'une phrase: « *Qui aurait l'intelligence de sa propre vie me paraîtrait, à moi, le vrai monstre* ». Pour sonder cette notion de justice, qui traverse l'œuvre, les deux correspondants n'hésitent pas à convoquer des auteurs emblématiques : Hugo, Zola, Flaubert et Maupassant.

Très original dans sa forme, *La Belle image* renoue avec un genre littéraire délaissé, qui a fait les belles heures du XVIII^e siècle, le roman épistolaire, que l'auteur a su moderniser. Les interventions du narrateur et de son correspondant font l'impasse sur le factuel pur, insistent finalement assez peu sur les retours en arrière. En revanche, Arnaud Rykner pose les bases de l'incommunicabilité, du gouffre qui isole les êtres dans leur subjectivité.

Malgré toutes les précautions de langage et les doutes, très fréquents au fil des pages, il parvient à imposer une attitude positive : « *Il m'invente, je l'invente, c'est comme ça que nous existons* ». Et propose des interprétations suffisamment audacieuses pour échapper aux simplifications « *Il y a un vrai bonheur de l'abjection. Puissance absolue de la laideur que la vraie beauté n'atteint pas toujours* ».

-
- *Dans la neige*, roman, Editions du Rouergue, 2016

Présentation de l'ouvrage :



Placé depuis des années dans un asile, Joseph écosse des petits pois, fabrique des sacs, c'est son travail. Mais avant, Joseph était un grand écrivain, d'ailleurs le directeur et le médecin l'incitent à reprendre l'écriture. Mais lui préfère le simple, la lumière, les oiseaux, les cailloux, le détachement absolu.

Dans ce roman, Arnaud Rykner s'est inspiré de la vie de l'écrivain suisse Robert Walser, avant de prendre des libertés. « *Surtout, ne pas penser (...) Juste devenir idiot* » écrivait ce dernier. Un roman bouleversant sur la condition humaine.

Extraits de presse :

. Article publié dans *L'Humanité*, 10 Mars 2016, Muriel Steinmetz

Retour sur les pas effacés de Robert Walser

Avec *Dans la neige*, le romancier suisse Arnaud Rykner se glisse dans la conscience de son compatriote qui connut l'enfermement et fut salué par Musil et Kafka.

[...] Cette fois, il emprunte la conscience de Joseph, diagnostiqué comme psychotique, interné depuis des années. Il passe son temps à des riens, à fabriquer des sacs ou marcher interminablement dans la campagne. Joseph écrivait. Aujourd'hui, il n'écrit plus. « *Écrire, je ne crois pas. Vous savez bien* », dit-il au « *Docteur* ».

Pour composer ce texte, l'auteur s'est « *lointainement inspiré* » de la fin du romancier suisse Robert Walser (1878-1956), grand prosateur en langue allemande, écrivain « *à l'écart* », admiré en son temps par Musil et Kafka. Il vécut les vingt-cinq dernières années de sa vie en asile psychiatrique, à la demande de sa sœur, Lisa.

À lire *Dans la neige*, bref récit produit par une identité vacillante, on peut songer à Hölderlin dans sa tour, au Nerval d'Aurélia et pourquoi pas à la fin tragique de Kleist. Ce personnage saisi à bout touchant par Arnaud Rykner ne se prénomme pas Joseph par hasard. N'est-il pas celui qui, dans la Bible, fut vendu par ses frères ? Dans le roman, c'est sa sœur qui est la cause de l'enfermement.

Le texte constitue une prouesse littéraire dans la mesure notamment où, au cours du mouvement d'oscillation de la psychose, sont mêlés les pronoms personnels. Celui qui dit rarement « *je* » passe donc sans crier gare du « *on* » au « *il* », voire à un verbe sans sujet propre.

« *Les pages qui précèdent, écrit l'auteur dans un "prière d'insérer", n'ont à aucun moment la prétention de rendre compte des derniers mois de l'écrivain, ni de ce qu'il pouvait penser ou ressentir. Tout juste tentent-elles d'éprouver ce "quelque chose de merveilleux à devenir idiot" dont Walser ne cessa de prendre le risque.* »

On y voit Joseph soliloquant son présent réglé par les tâches quotidiennes : « *Se dit : J'écosse des petits pois. Les petits pois tombent. (...) Doigts qui poussent sur la cosse ouvrent le ventre sa petite tête apparaît toc il tombe de la cosse ventre déchiré.* » Par moments, les gens du dehors se moquent de lui, un journaliste tient à l'interviewer, le docteur l'interroge, il joue dans la neige avec les autres « *malades* »... Il y a souvent beaucoup de blancs entre les mots, comme de brefs silences.

À d'autres moments, ce sont des injonctions liées à la surveillance : « *Il faut entrer* », « *Être bien mais pas trop. C'est la règle* », « *Sois discret Joseph, sois discret.* » Cela renvoie à ces courtes « *proses translucides* », composées par Walser lui-même, qui les comparait à de petites ballerines qui « *dansent jusqu'à ce qu'elles soient totalement usées et s'écroulent de fatigue* ».

Arnaud Rykner parvient à ressusciter la figure d'exception de celui qui, peu avant d'être retiré du monde, laissa tomber la plume à la suite de ce qu'il nomma « *un effondrement de la main* », puis eut recours à ses « *crayonnures* », mots microscopiques, quasi illisibles et déchiffrés seulement un demi-siècle après sa mort.

. Article publié dans *Actualitté*, 18 Mars 2016, Cécile Pellerin

Robert Walser (1878-1956) écrivain et poète suisse, contemporain de Robert Musil et Franz Kafka est transféré, en 1933, contre son gré, dans la clinique psychiatrique d'Herisau ("*au début pas voulu pas venir. J'ai résisté. Ma sœur voulait pourtant. Alors je suis resté*"). Interné en ce lieu, jusqu'à sa mort il cesse alors d'écrire. Arnaud Rykner s'inspire (avec beaucoup de distance) des derniers mois d'existence de l'auteur pour écrire un roman étrange, assez perturbant dans lequel, Joseph, le narrateur (Robert Walser) rend compte de ses pensées, de ce qu'il ressent.

Un récit intérieur complètement imaginaire présenté et amplifié par une structure narrative très réaliste et expressive, capable d'approcher au plus près, au plus juste l'égaré du personnage, de saisir intensément le détachement, la solitude, la mélancolie, la sensibilité qui l'animent. Et la joie, "*juste être là à être bien c'est tout ce qu'il y a*".

Une forme brève, un style minimaliste, presque neutre (à l'image de l'écriture de Robert Walser), une langue presque scandée, des blancs comme des pauses respiratoires, une alternance de phrases impératives et infinitives, un mélange de "*je*" et de "*il*", des répétitions, une ponctuation imparfaite, offrent au récit une puissance poétique et musicale (on se surprend à lire certains passages à voix haute), telle une mélodie presque funèbre, empreinte de dureté et de violence, mais aussi de moments d'extase et d'apaisement.

Épurée, avec la volonté de rappeler sans cesse qu'elle est une langue intérieure uniquement destinée à soi-même, immédiate et spontanée, simple, sans nécessité d'être ajustée à la parole, l'écriture d'Arnaud Rykner communique pourtant avec le lecteur. Certes, de manière assez inattendue mais entêtante et subtile.

Joseph aime la régularité des gestes et des activités qui régissent désormais son existence. Ecosser les petits pois, faire des sacs en papier, bêcher, butter la terre du jardin, manger, dormir, se promener. Ne plus écrire. Jamais.

Sécurisé par la répétition et l'ordre, il s'allège du superflu, parvient en homme simple à éprouver de la joie dans chaque mouvement ("*marcher courir grand plaisir d'être là*"), chaque occupation qu'il effectue, à se détacher de toute réflexion. A l'écoute de la nature qui l'entoure, il l'imprègne chaque jour davantage, la respire à pleins poumons, depuis le parc de l'asile ou à l'extérieur, libre de se rendre au village, de pénétrer dans la forêt, d'arpenter la montagne, de marcher jusqu'au lac. Fusionner avec elle,

intégralement. *"Je suis toi dans toi. Je me terre. Je suis terre ou fossile. Rien à faire tout me tient"*. Apaisé et bienheureux.

Si quelques délires, quelque inquiétude, quelque *intranquillité* retardent un peu le vide au milieu de lui et vers lequel il tend, Joseph, imperturbable continue de glisser, de rouler, de se dissoudre, et devenir *"un zéro tout rond"*. C'est tout. C'est fort. Très fort.

. Article publié dans *L'obs*, 1^{er} Mars 2016, Alette Armel

Au cœur de la folie, il devient impossible d'écrire : Robert Walser en est un des exemples les plus célèbres. Salué par les plus grands écrivains de son époque (Hesse, Zweig, Musil), il a passé les 26 dernières années de sa vie dans un hôpital psychiatrique mais aussi dans le silence scriptural, avant de mourir de froid, le 25 décembre 1956, lors d'une de ses promenades solitaires, centrales dans sa vie et son œuvre : sa nouvelle la plus célèbre s'intitule *La promenade* (L'Imaginaire, Gallimard).

A l'inverse, lorsque le fonctionnement psychique de l'auteur n'est pas régi par des comportements atypiques, il devient très difficile d'entrer dans la personnalité de celui que l'on dit fou. Comment trouver les mots et les phrases permettant de faire ressentir ce qui échappe au raisonnement ordinaire, ce qui se tient à l'écart du sens commun, ce qui ravit, emporte, transporte dans un monde ressemblant au notre mais dont nous sommes comme séparés par une vitre épaisse ?

Arnaud Rykner appartient à la catégorie rare des écrivains qui traversent le miroir et abolissent la frontière entre le normal et le pathologique. Il fait entrer ses lecteurs dans le processus mental de ceux qui perçoivent d'autres parts du réel que l'ordinaire des humains et compensent leurs souffrances en empruntant des voies détournées et souvent extrêmes. Ils parviennent ainsi à outrepasser tous les seuils de tolérance : ce que l'esprit et le corps peuvent supporter ; ce que la société peut admettre.

Le narrateur de *Dans la neige* use d'un langage morcelé par des blancs pour évoquer la « *métaphysique du petit pois* » qu'il écosse dans le cadre des travaux imposés à l'asile ; les images d'un film suscitent chez lui le rêve d'un chien, obsédant jusqu'à provoquer la mort de Tobias, le chien de la clinique sur le lac gelé ; il garde au fond de sa poche un secret et ne le révèle qu'à l'oiseau, mais il provoque ainsi chez le volatile une fureur imprévue et inexplicable : « *L'oiseau a visé l'œil, mais le bec a glissé. Le sang coule tout d'un coup et couvre l'œil. Ça coule noir sur la neige ...* ».

Avec *Dans la neige*, Arnaud Rykner rejoint *Le ravisement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras, ou le saisissant monologue *4.48 Psychose* de Sarah Kane mis en scène par Claude Régy en 2005, avec une Isabelle Huppert figée dans l'immobilité en bord de scène, projetant vers la salle, d'une voix atone, un texte adoptant « *une structure apparemment brisée et schizophrénique* », présentant « *un matériau sans commentaire* » et demandant « *au public de se fabriquer sa propre réponse* » à propos du désespoir et du suicide qui obsèdent le personnage.

Arnaud Rykner a été l'assistant de Claude Régy. Il a mis lui-même en scène des œuvres de Marguerite Duras, et il a écrit sur son œuvre plusieurs essais.

Metteur en scène exigeant de ses comédiens un dépouillement de toutes pensées étrangères à la seule présence de leur corps sur scène, écrivain de textes fulgurants, plongeant au cœur du plus tragique de l'expérience humaine (comme *Le Wagon* qui fait entendre le monologue intérieur d'un jeune homme enfermé dans la fournaise d'un train surpeuplé à destination de Dachau), brisant les conventions du langage pour se maintenir en bordure du silence et atteindre à la quintessence du juste et du nécessaire, Arnaud Rykner poursuit la même quête que le narrateur de *Dans la neige* : « *Il voulait s'alléger. Être un flocon. Pas coller. Ou un oiseau* ».

Il rejoint ainsi le désir d'éprouver ce « *quelque chose de merveilleux à devenir idiot* » que Robert Walser exprimait dans une lettre à sa sœur en 1904, 52 ans avant de parvenir au dépouillement extrême et ultime, nu, sur le sol gelé où il a trouvé la mort mais aussi, quand « *Il n'entend plus. Se dit : Tout prendre* », comme si le « *tout* » se découvrait enfin au-delà de la fin de la vie et du livre.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRE
FRANCHE
COMTÉ RÉGIONAL
DU LIVRE